

ÉCRIRE À TRAVERS LA FRONTIÈRE



La France et la Suisse romande, unies par les livres en une même «république des lettres». Keystone

Histoire » Récemment paru à Fribourg, un recueil d'articles éclaire la belle vivacité des échanges littéraires par-delà le Jura.

Pour un écrivain romand en mal de reconnaissance, Paris a longtemps constitué l'horizon ultime. Mais cette attirance, durable et légitime, envers l'épicentre de la francophonie a souvent occulté à quel point les lettres françaises se sont, elles aussi, nourries de ce voisinage. Un dialogue complexe dont l'histoire littéraire porte la belle empreinte. «La littérature n'est donc pas suisse ni même française: elle est par essence faite d'échanges, à l'intérieur d'un espace linguistique voire au-delà», écrit Jean Rime en guise de préambule aux *Echanges littéraires entre la Suisse et la France*.

Paru aux Presses littéraires de Fribourg à l'occasion des cinquante ans de la Paix perpétuelle entre les deux pays, cet ouvrage passionnant rassemble une quinzaine de brefs articles signés de chercheurs suisses et français qui éclairent, chacun à sa manière, l'intensité et la diversité de ces échanges. A travers la destinée de différentes publications emblématiques, ce sont donc «les fils invisibles d'une république des lettres» qui se tissent par-delà une frontière dont la porosité est habilement soulignée.

Carrefour culturel

Et cela ne date pas d'hier: en plongeant dans les archives médiévales de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, Alain Corbellari et Marion Uhlig ont mis la main sur un codex du XV^e siècle rassemblant divers textes d'origine française transcrits à Fribourg. De quoi supposer «la présence active en ces lieux d'ateliers de copistes férus de littérature française». Et d'imaginer la Cité des Zaehring en carrefour

culturel, à la croisée de l'Orient et de l'Occident.

Un rôle qu'elle a continué d'endosser, sous différentes formes et à différentes époques. Ainsi, c'est aussi «à Frubouarg in Suisse» que paraît en 1788 la traduction des *Bucoliques* de Virgile en patois gruérien. Un projet à vocation régionaliste, mais qui témoigne bien du «vif attrait de la littérature française dans les territoires qui formeront bientôt la Suisse romande».

L'Helvète, réputé pour son ivrognerie et sa glotonnerie

Un attrait plus patent encore durant la Seconde Guerre mondiale, tandis que de nombreux écrivains fuyant la France occupée trouvent un refuge éditorial en Suisse. Non seulement aux Editions des Portes de France, à Porrentruy, mais encore à la Librairie de l'Université de Fribourg, dont le catalogue a notamment accueilli les *Discours de guerre* du général de Gaulle. Des ouvrages de Paul Claudel, Pierre Jean Jouve ou Charles-Albert Cingria parurent aussi à l'enseigne de la LUF – un élégant monogramme destiné à placer l'entreprise sous le patronage symbolique de *La NRF*, la très respectable *Nouvelle Revue française*...

Les écrivains sont donc légion à avoir traversé le Jura, dans un sens ou dans l'autre. Plusieurs artistes français ont rejoint la Suisse pour des raisons géopolitiques aussi bien que touristiques, alors que les lettrés romands semblent tout aussi nombreux à avoir fait le trajet inverse, attirés par le magnétisme culturel de la capitale française.

C'est à 19 ans que le jeune poète genevois Jacques-Imbert Galloix part tenter sa chance dans ce qu'il nommera «la mé-

nagerie littéraire de Paris». Malade et sans le sou, il décédera deux ans plus tard, non sans avoir fait la connaissance de Victor Hugo, lequel saura se souvenir de lui pour l'ériger en symbole romantique. Pas vraiment plus chanceux, le fribourgeois Etienne Eggis parviendra néanmoins à faire publier en feuilleton son roman *Pierre Moehr, une vie d'ouvrier suisse* dans le quotidien *La Presse*. Où, pour régler ses comptes et s'attacher les faveurs du lectorat parisien, il tiendra des propos sans complaisance sur ses concitoyens: «Dieu a mis tant de poésie dans ce sol, qu'il ne lui en est plus resté pour les habitants.»

Marqueurs identitaires

Car évidemment, l'histoire des échanges littéraires entre ces deux pays réunis par une même langue n'est pas exempte de clichés savoureux... Si Jules Michelet, tout à son exaltation romantique, se contente de souligner «l'étrange contraste d'un peuple raisonnable et prosaïque au milieu d'une nature la plus poétique du monde», d'autres ne se privent pas de conforter l'Helvète dans sa réputation d'ivrogne et de glouton.

Ainsi, Rabelais n'hésite pas à comparer les «Souisses» à des «saulcisses», tandis que Montaigne se plaint de ce que son estomac fragile ne lui permette pas de «boire à la Souysse». Des stéréotypes qui servent de marqueurs identitaires dans cette culture en partage où beaucoup, de Cendrars à Rousseau en passant par Jaccottet, se définissent moins par leur nationalité que par leur allégeance à cette langue transfrontalière. »

THIERRY RABOUD



» *Les Echanges littéraires entre la Suisse et la France*, collectif, Ed. PLF, 312 pp.

BD

BOUDDHA BLUES

Récit » A 25 ans, Jean-Sébastien Bérubé se pose une question. Souhaite-t-il devenir moine bouddhiste ou dessinateur BD? Le suspense sera hélas, lecteurs, de courte durée. Car la réponse tient dans la rédaction de cette chronique. Un choix de vie a posteriori judicieux, tant l'album de cet étonnant Canadien est plein et séduisant. En 2005 donc, l'auteur quitte son Québec pour Katmandou. Il espère, en épousant Bouddha, trouver la sérénité qui le fuit. Le monde rêvé qu'il imaginait adopter ne se révèle ni meilleur, ni pire que le fatras occidental qu'il avait laissé derrière lui. Au Tibet, il croise des religieux ripoux et de bons Chinois. En racontant finement et sans fard sa propre histoire, Jean-Sébastien Bérubé déconstruit un mythe rémanent et démontre un talent, qu'il a grand. » SJ

» Jean-Sébastien Bérubé, *Comment je ne suis pas devenu moine*, Ed. Futuropolis.



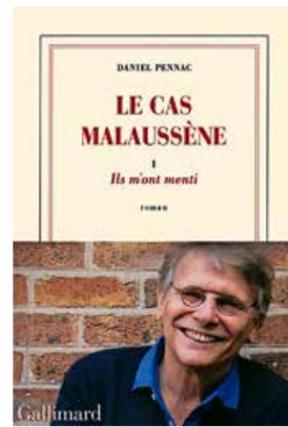
GRAND-PÈRE MYSTÈRE

Psy » Miguel travaille dans le dessin animé. Il connaît le succès. Fatigué de croquer des petits oiseaux rigolos, il aspire à quelque chose de plus perso. Pourquoi pas une BD? Et pourquoi pas puiser le scénario dans l'histoire de sa propre famille? L'auteur est petit-enfant de la guerre, celle d'Espagne. Qui était vraiment son grand-père? Pour quelles raisons a-t-il disparu dix ans en Amérique du Sud? Pourquoi tous ces silences? Doit-on subir les secrets de famille? Miguel cherche des réponses auprès de son père. Qui lui raconte un peu, mais pas assez. Miguel est frustré et le restera. Voilà un album précieux qui rappelle une règle essentielle. De la beauté de questionner ses aînés avant qu'il ne soit trop tard. » SJ

» Miguel Francisco, *Des espaces vides*, Ed. Delcourt/Mirages.



Un cas désespéré



Roman » On avait adoré la trilogie d'origine des Malaussène (*Au bonheur des ogres*, *La fée carabine*, *La petite marchande de prose*). On avait cédé avec nostalgie à ses répliques. On se réjouissait dès lors de retrouver toute la tribu, 18 ans après le dernier opus de la série, comme on se rend à une réunion d'une famille élargie.

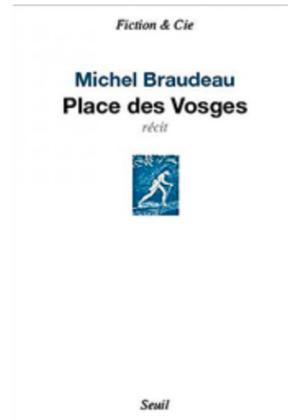
Et c'est vrai qu'il y en a du monde, dans ce roman! Au point que Daniel Pennac s'est senti obligé de fournir un index de ses personnages, histoire de rafraîchir la mémoire de ses lecteurs vieillissants – et de leur permettre de suivre la trame des deux intrigues qu'il déroule en parallèle.

La profusion de figures qui ne dépareraient pas dans une bande dessinée donne néanmoins le tournis. L'auteur s'amuse avec les mots, mais l'éblouissement des feux d'artifice d'antan cède le pas au soupçon de la recette. Et pour tout dire, Tonton Pennac radote un peu et ressasse ses théories sur la littérature et son dégoût de la télévision et de la haute finance.

Certes, Benjamin Malaussène demeure un cas, ainsi que le suggère le titre. Mais c'est, hélas, un cas désespéré. Le prochain tome, ce sera sans moi! » SERGE GUMY

» Daniel Pennac, *Le cas Malaussène. Tome 1, Ils m'ont menti*, Ed. Gallimard, 307 pp.

Une jeunesse en roue libre



Récit » La petite rentrée littéraire d'hiver semble propice aux confessions et aux vagues de la nostalgie. Bon exemple avec *Place des Vosges* de Michel Braudeau, ancien lauréat du Prix Médicis pour *Naissance d'une passion* en 1985. L'écrivain revient aujourd'hui sur ses années de jeunesse, celles de la jouissance insouciantes «avant

l'évaluation des dégâts». On est au cœur des *seventies* et de la reconversion des anciens combattants de 68 qui se rabattent sur le structuralisme, la culture pop, la sexualité débridée.

L'auteur qui fait ses premiers pas littéraires, au Seuil, sous les auspices de Jean Cayrol, vit sous les toits de l'éminente place des Vosges à Paris, dans un appartement en colocation. Une sorte de cour des miracles, avec portes ouvertes et «l'aventure au coin de la rue». On lit avec amusement ce récit quasi picaresque émaillé d'amours en miettes ou ténébreuses, de rencontres inattendues, comme avec l'excentrique et illuminé Jean-Edern Hallier ou William Burroughs, pape de la contre-culture à l'air de croque-mort, fumant sèche sur sèche pendant deux heures sans interruption. C'étaient «les années juste après l'explosion de Mai 68». »

ALAIN FAVARGER

» Michel Braudeau, *Place des Vosges*, Ed. du Seuil, 157 pp.

Doux récit écologiste



BD » «Être là... ce n'était pas simplement chercher ses repères et reconstruire le connu. Il fallait se rendre disponible... être à l'affût des moindres choses pour comprendre ce nouvel environnement.» Ethan, ingénieur français dans l'industrie pétrolière, est envoyé par son entreprise en repérage

sur les îles Lofoten, au large de la Norvège. Remarquablement ouvert à ce qui l'entoure, le jeune homme découvre un monde nouveau: la nature norvégienne et les hommes et femmes qui l'habitent. Avec un plaisir tranquille, il se laisse happer et bercer par cette calme réalité, entre folles aurores boréales et profonds fjords changeants.

Doux récit écologiste qui dialogue avec les écrits d'Arne Naess, inventeur norvégien du concept d'«écologie profonde». *Et il foula la terre avec légèreté* de Mathilde Ramadier et Laurent Bonneau est un bel interlude pastel qui donne une grande place à l'homme pour mieux parler de la nature. Une caresse poétique, pour la Terre et les yeux du lecteur. »

AUDE-MAY LEPASTEUR

» Mathilde Ramadier et Laurent Bonneau, *Et il foula la terre avec légèreté*, Ed. Futuropolis, 176 pp.